



Daniel Clément

CAMILLES

ROMAN

Daniel Clément

Camilles

© Daniel Clément, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1461-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En hommage aux merveilleuses tisseuses de sens,
aux admirables enlumineuses de vie,
aux fabuleuses modeleuses de rêves,
que sont ces femmes qui vivifient notre atmosphère
d'un souffle poétique, vital pour notre humanité.

À toi, Geneviève.

« Je parle avec mes mains,
tu écoutes avec tes yeux »

Shi-t'ao.

Novembre 1876 à mai 1877

En ce vendredi de novembre 1876, le jour n'était pas encore levé quand il s'est pendu dans son atelier de la rue Tourlaque. Elle l'a ainsi découvert au matin, les bras ballants devant sa grande toile jamais finie, dévoilant pour toujours son incapacité à traduire son obsession. Si bien rendues par ses touches fougueuses aux couleurs du crépuscule, les eaux remuantes de la Seine sous le pont des Saints-Pères semblaient prêtes à l'accueillir. Ses pieds nus frisaient la surface liquide en amont de la pointe de l'île de la Cité, c'est du moins l'impression qu'elle eut avant de s'effondrer sur le sol glacé de l'atelier. Elle fut transportée à Lariboisière. On diagnostiqua une fièvre cérébrale.

L'enterrement s'est fait sans elle le lundi suivant. Seules une vingtaine de personnes suivirent le défunt de sa funeste demeure jusqu'à l'église Saint-Pierre de Montmartre. Ses amis peintres s'étaient progressivement détachés de lui, las d'entendre ses plaintes à n'en plus finir. Encore moins l'accompagnèrent au cimetière parisien de Saint-Ouen, à peine une dizaine. Il faut dire que le chemin était long, boueux et brumeux derrière la Butte, et même si d'abord il descendait, c'était à travers des ruelles glissantes où le cheval n'avait pas trop de ses quatre pattes pour garder son équilibre et la charrette de ses deux grandes roues pour ne pas verser son fardeau. La vue des fortifications soulagea les courageux suiveurs du corbillard, il ne restait plus que du plat à parcourir à travers les baraquements de Clignancourt. La biffe y étalait ses trésors qu'un Paris gaspilleur jetait à la rue. Une partie de la misère parisienne y trouvait refuge, il allait y joindre la sienne.

Quel dépaysement dès l'entrée du cimetière ! De grandes allées pavées formaient un quadrillage très régulier, bordées d'arbres encore bien jeunes déjà dépourvus de leurs feuilles. Difficile d'en percevoir les limites, tellement il était immense, près de trois mille ares pris à la biffe pour soulager les nécropoles intra-muros. La cérémonie fut vite expédiée. Personne ne tenait à prendre mal

dans la grisaille qu'égayaient quelques couronnes et bouquets fleuris déposés çà et là il y a peu. Curé et enfant de chœur tournaient déjà le dos au trou dans lequel le cercueil n'avait pas encore touché le fond.

— Lui, il l'a touché de son vivant, et plus d'une fois ! On voit où ça mène ! dit un proche en tendant le goupillon à son voisin.

— Ne prenons pas froid, on risquerait la même fin, répondit le voisin pressé d'en finir, avant de remonter le col de sa redingote et de s'échapper à grandes enjambées.

On entendit le sifflet d'une locomotive qui s'époumonait sur le talus, à l'est, comme pour signaler la fin de la cérémonie. Un soleil fatigué de percer la brume s'éclipsa derrière un rideau de fumée. Les derniers pas quittèrent le cimetière sans s'attarder. La fosse était rebouchée, le peintre avait disparu, ses pinceaux se retrouvaient orphelins.

Christine, elle, n'avait pas froid. Physiquement parlant. Du côté de son esprit, par contre, rien ne paraissait sensible aux dires du médecin qui en avait la charge, aucune lueur vitale ne s'échappait de sa personne. Qu'allait-il advenir de cette femme traumatisée à la vue de son mari pendu ? Étendue sur son lit d'hôpital, lèvres et yeux éteints. Ses longs cheveux, comme de lourds sillons noirs déchirant la blancheur de l'oreiller, contrastaient avec la finesse de son nez perdu sur un visage exsangue. Seul son menton semblait veiller à attendre un signal qui la ramènerait sur terre. L'agitation autour d'elle ne la touchait pas. La vie la touchait-elle encore ?

Trois jours. Il aura fallu trois jours pour qu'un premier frisson agite ses paupières endormies, qu'un second décolle ses lèvres rigidifiées par l'horreur du pendu, qu'un troisième fasse frémir les fines ailes asséchées de son nez, qu'un quatrième désengourdisse quelques doigts. Un cinquième a-t-il parcouru sa conscience en ce jour où le corps de son mari disparaissait sous la glaise ? Elle, qui avait vécu quatorze années parmi ses pinceaux, ses couleurs, ses toiles, allait renaître peu à peu, toutes les parties de son corps se réveilleraient, les unes après

les autres, mais indépendamment les unes des autres. Que de travail pour les coordonner, leur redonner le sens du collectif, des heures, des jours, des semaines, des mois de bataille à laquelle s'est attelée Berthe, son « aide de camp ». Le docteur Lebon lui avait permis de s'occuper d'elle, une fois ses autres tâches effectuées. Combien de fois l'a-t-elle aidée, forcée, à ingurgiter quelques gouttes d'eau sucrée, quelques dés à coudre de soupe ? Combien de fois l'a-t-elle frottée, massée, pour lui donner une vague de chaleur, quelques touches de couleur ? Christine se laissait faire, s'abandonnait à sa dévouée infirmière.

Elle marcha seule un matin de janvier. Ce jour-là, Berthe affolée ne la trouva pas dans son lit. Elle partit à sa recherche en égrenant son prénom dans les salles et couloirs de l'hôpital, peine inutile car Christine avait perdu toute idée de son identité. Elle la retrouva égarée dans la pièce où les femmes valides faisaient leur toilette, plantée devant un miroir écaillé, les yeux envoûtés par l'image de son visage émacié. Elle sursauta et faillit tomber à la renverse quand elle surprit celui de Berthe rejoindre le sien. Elle s'affaissa dans les bras attentionnés de sa protectrice qui l'entoura de toute sa bienveillance et la ramena péniblement à sa couche. Dès lors, elle ne cessa de rejoindre le miroir, de jour comme de nuit, si bien que le docteur décida son transfert à La Salpêtrière, dans le service des aliénés, puisque l'attitude de Christine échappait à ce qu'on nomme la raison.

La raison ! C'est justement à la retrouver qu'elle s'attelait au miroir ! Berthe en était persuadée autant que désespérée. Berthe, pourtant rompue à l'exercice des soins en tous genres depuis des années, depuis 70 quand elle avait proposé naturellement son aide dans Paris bombardé. Elle en avait vu des cas, douloureux, malheureux, désespérés, mais aussi encourageants, vivifiants, prometteurs, auxquels elle avait donné toute son énergie. Mais jamais elle ne s'était attachée de cette manière à une patiente, qui de suite lui avait sauté au cœur, pourquoi ? Elle n'imaginait pas Christine livrée aux folles de La Salpêtrière, et à leurs soi-disant guérisseurs, ou plutôt leurs geôliers. D'inquiétantes rumeurs couraient sur ces établissements. Certes on leur avait ôté les chaînes qui les emprisonnaient. Certes, on parlait d'un docteur Charcot qui allait révolutionner la connaissance et la prise en compte des maladies de la raison. On citait Gambetta, Berthe se souvenait l'avoir vu s'envoler dans les airs, pendant le siège de Paris, alors qu'elle soignait les blessés à l'Odéon. C'est lui qui

avait permis la création de la Chaire de Clinique des maladies du système nerveux. On louait le nouvel élu républicain de Paris, le docteur Bourneville, qui avait débloqué des sommes importantes pour équiper le laboratoire de Charcot. Ce chantre de la laïcité s'élevait contre l'emploi de religieuses comme infirmières dans les hôpitaux et se battait pour créer les écoles d'infirmières. Berthe en savait quelque chose, elle qui faisait partie du rare personnel civil de Lariboisière. Elle côtoyait les Sœurs Augustines à longueur de journées. Elles étaient effrayées par les propos républicains, car bien que religieuses avant tout, elles étaient devenues soignantes au quotidien, elles avaient un métier plus qu'une occupation, elles questionnaient leur avenir qu'elles n'imaginaient pas en dehors de l'hôpital. Berthe en surprit même à imaginer quitter les ordres ! Toujours est-il qu'en ce début 1877, même si les républicains avaient gagné les élections législatives l'année précédente, Mac Mahon et son ordre religieusement moral avaient toujours emprise sur le pays. Pour preuve l'érection de cet édifice, qui devait s'appeler Sacré-Cœur, en cours de construction sur la butte Montmartre, haut lieu de la résistance des communards, plus qu'un symbole ! Christine était bien loin de tout cela. Comment allait-elle pouvoir se retrouver parmi ces milliers d'aliénées de La Salpêtrière ? Encore totalement amnésique, sans aucune balustrade à laquelle se rattraper quand son esprit vacillait ! On la déménagea en février.

Ce ne fut pas la même ambiance dans sa nouvelle demeure. Dans le dortoir aux rideaux blancs, hérissé de plusieurs dizaines de lits, ses consœurs virevoltaient autour d'elle, comme une nuée d'oiseaux picorant dans sa chevelure noire en quête de réponses à leurs interrogations divagantes. « Tête de moineau », répétaient-elles à longueur de journée en tournant autour de sa couche, ébouriffant ses cheveux, postillonnant des verbes acides. Elles s'acharnèrent ainsi plusieurs jours à lâcher leurs fientes orales, puis s'en détournèrent peu à peu devant le mur de silence que Christine leur imposait, accaparées par la préparation du prochain bal, la manifestation annuelle tant attendue. Tout un mois à dessiner, choisir, fabriquer atours et déguisements. Certaines taillaient elles-mêmes leur costume, assemblaient les pièces de tissu mises à leur disposition par le personnel, telles de véritables couturières, à mille lieues de leur figuration habituelle de déséquilibrées. Qui pourrait les traiter de folles en les voyant à l'œuvre, focalisées sur leur projet, si minutieuses, si attentionnées ? Les moins habiles recouraient au service de bénévoles, rarement